

FRANCIS, R. Douglas, *Frank H. Underhill. Intellectual Provocateur*. Toronto, University of Toronto Press, 1986.
x-219 p.

Pierre Trépanier

Volume 40, numéro 3, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (1987). Compte rendu de [FRANCIS, R. Douglas, *Frank H. Underhill. Intellectual Provocateur*. Toronto, University of Toronto Press, 1986. x-219 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(3), 437–439.
<https://doi.org/10.7202/304473ar>

FRANCIS, R. Douglas, *Frank H. Underhill. Intellectual Provocateur*. Toronto, University of Toronto Press, 1986. x-219 p.

Cette bonne biographie, qu'encadrent des éloges et un dithyrambe, ne manque pas, malgré ses qualités indéniables, de dérouter le lecteur, du moins celui qui a pu échapper aux sortilèges de cette figure complexe du monde intellectuel canadien-anglais que fut Frank H. Underhill. L'auteur a monté et bien présenté un dossier solide, que toutefois il critique insuffisamment. A-t-il pu se distancer assez de son héros? On sent, en dépit des reproches occasionnels, qu'il ne se résoud pas à accepter le réquisitoire accablant qu'il a constitué patiemment, pièce par pièce, peut-être à son corps défendant. Car, dans ce livre curieux, il a rassemblé tout ce qu'il faut pour déboulonner la statue dont il s'emploie pourtant à fleurir pieusement le socle. Le sentiment l'a-t-il emporté sur la raison?

Le personnage public de F. H. Underhill est triple: le professeur, l'historien, l'intellectuel engagé. Le premier rôle, il l'a rempli magnifiquement; la quasi unanimité des témoignages en fait foi. Mais c'est aussi la part la plus fragile, la plus éphémère de son oeuvre, celle qui ne survit que dans le souvenir fervent de ses anciens élèves. A l'historien — et en dépit de l'influence qu'il a exercée sur les interprétations historiques et la pratique du métier, — il faut appliquer, même contre le gré de son biographe, le jugement que lui-même portait, avec une sorte de tendresse nostalgique, sur Edward Blake: «a noble failure». Supérieurement doué, ce professeur d'histoire n'a laissé à la postérité aucun livre, non pas des collaborations ou un recueil d'articles, mais ce qui s'appelle un livre. Sans doute, il a dissipé son temps dans l'activisme, et c'est là une bonne part de l'explication. Mais il y a autre chose. L'histoire canadienne ennuyait Underhill comme un jour de pluie. Il y chercha en vain une vie intellectuelle un peu exaltante. Cette vacuité le désolait. Il ne s'était jamais remis de l'éblouissement oxfordien de sa jeunesse et, à part soi, gémissait contre la Providence qui avait eu la cruauté de ne pas le faire naître anglais ou, au moins, américain. En plus d'un demi-siècle de carrière, il n'a jamais pu découvrir un sujet d'histoire canadienne susceptible de l'inspirer assez pour soutenir ses efforts jusqu'à terme. Et puis avait-il la vocation de l'histoire? Je ne le sens pas assez sensible à la diversité des temps, à l'originalité irréductible des époques révolues. Il ne comprend guère ce qui n'entre pas dans les catégories de sa culture et se montre incapable de l'ascèse pour y parvenir. Ainsi, aveuglé par les préjugés, il n'a jamais pu considérer en historien le Canada français, dont il entretenait d'ailleurs une image aussi caricaturale que commode. Il a aussi trop tendance à dépouiller les idées de leur temporalité et de leurs contingences, à écraser le relief du passé sous le poids du présent, à ne retenir que la doctrine utile où ancrer ses perplexités. C'est dans cet esprit qu'il a pratiqué toute sa vie les grands penseurs britanniques. Il était trop impatient pour ce métier de patience, trop épris de voltiges pour cet art sobre. Splendidement intelligent, il a suggéré des interprétations fécondes, mais n'en a développé aucune. Ses études historiques, qui ont la facture et les limites de l'essai, laissent une impression de superficialité dont on se défend mal, malgré l'esprit qui y pétille et les aperçus lumineux qui y abondent. La plupart d'entre nous se contenteraient du quart de cela dans leurs propres travaux, mais il ne s'agit pas ici de l'universitaire moyen, et c'est à un tout autre étalon qu'il faut mesurer l'oeuvre d'un Underhill. Le sentiment de son échec en tant qu'historien a assombri ses dernières années.

Sur l'intellectuel engagé qu'il fut surtout, il y aurait beaucoup à dire. Dans l'ensemble, le bilan, supérieur à celui qu'on peut dresser de son oeuvre d'historien, n'est pas aussi positif que son biographe l'affirme en conclusion, après avoir démontré le contraire. Underhill a pratiqué l'engagement jusqu'à l'activisme, jusqu'à la stérilité dans le domaine de la recherche. Il n'a pas réussi à résoudre le dilemme de l'universitaire face à sa double responsabilité du service de la science et du service de la société. Accordons-lui qu'il s'est fait de ses devoirs envers la collectivité une très haute idée. (J'avoue cependant que, lecture faite, je ne suis plus aussi sûr qu'il mérite tout à fait son titre de héros de la liberté universitaire, en tout cas pas au degré que lui prête la légende.) Du polémiste, il avait la passion, et la plume acérée; au 19^e siècle, il aurait été pamphlétaire. Mais il a confondu souvent l'esprit critique avec l'esprit de critique; il a laissé sa verve belliqueuse emporter ses propos au-delà de sa pensée; il n'a jamais pu résister à la tentation de trousser l'invective. Même certains de ses amis finirent par douter de l'efficacité de sa manière, qui, loin de pousser à la discussion réfléchie, braquait ses adversaires et réduisait à néant les chances d'un dialogue fructueux. Car le polémiste écrivait *ab irato*, sous la pression des échéances, mais avec l'aplomb du sage qui rend des oracles éternels, — au sujet desquels d'ailleurs il ne manquait jamais de se dédire. Seul l'intervalle pouvait varier: quelques années, une décennie. Il a été nationaliste et antinationaliste; impérialiste et isolationniste; libéral et socialiste, puis obsédé d'anticommunisme presque jusqu'à la paranoïa, nous dit son biographe. Sa conception de la liberté s'accommodait fort bien de la centralisation. Rédacteur du *Manifeste de Régina*, il voulait, à l'époque où le CCF était un mouvement, qu'il fût davantage un parti; et devenu un parti, ce dernier s'attira la critique de n'être plus un mouvement. Avec autant de suite dans les idées, il finit par se faire le statuaire de sa tête de Turc favorite, Mackenzie King. L'auteur a bien du mal à nous expliquer le pourquoi de ces palinodies; trop souvent on a le sentiment qu'il y a renoncé. La faute en est peut-être aux éditeurs car, même dans l'édition savante, on rencontre de plus en plus de manques du lit de Procuste.

Le bizarre, c'est qu'au terme du récit circonstancié de ces désaveux de soi-même en cascade, du procès-verbal de ces tête à queue vertigineux, l'auteur, empoignant le fil d'Ariane tissé par Underhill lui-même à la fin de sa vie, nous assure que ces contradictions sont plus apparentes que réelles, et restituée, sous nos yeux ébahis, l'unité profonde de cette existence. Ce faisant, il a deux torts: d'abord de juger à travers les lunettes de son héros; ensuite de pécher contre la méthode. Comme d'autres historiens, il se résigne difficilement à admettre l'incohérence et entend à toute force rétablir l'harmonie et l'unité là où la vraie vie, dans son foisonnement, s'accommode fort bien des antinomies. Le travail de l'historien est d'éclairer les évolutions des penseurs, non de les gommer. Quoi qu'il en soit, l'auteur soutient que la quête de la liberté et d'une plus grande égalité réconcilie et justifie presque les revirements de son héros. C'est confondre le problème — la conciliation des libertés individuelles et de la justice sociale — avec sa solution. La persévérance de Underhill, à cet égard, ne saurait cacher le fait que la synthèse tant désirée s'est toujours dérobée devant lui. Tout le long du parcours, il n'a fait que se jeter tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en des embardées qui sont autant d'aveux d'échec. Le sous-titre de la biographie aurait tout aussi bien pu être: *la faillite de l'intellectuel*.

Julien Benda attend de l'intellectuel qu'il serve les valeurs éternelles en déployant les ressources de la raison et de l'observation. C'est bien une sorte de sacerdoce, non un jeu. (N'est-ce pas un peu se rabaisser, même en faisant la part des circonstances, que de dire, comme Underhill: «the best I can wish the younger generation is that they may have as much fun as I in playing with political ideas»!?) Que penser de la puissance de la raison et de la perspicacité de l'intellectuel (cet homme de la raison), si le cas de Underhill est typique? Et l'est-il? Ses volte-face s'expliquent-elles en partie par le fait que sa pensée puisait trop aux sources livresques, en particulier britanniques et américaines, et pas assez à l'étude des conditions concrètes de la société canadienne, dont il était un piètre observateur? Ou encore faut-il y voir l'hypertrophie de la passion aux dépens de la réflexion? (Le jeune Underhill, presbytérien, se croyait supérieur aux baptistes et aux méthodistes, trop émotifs aux yeux de ses coreligionnaires. Peut-être s'était-il trompé de religion?) Serait-ce qu'on ne peut être à la fois historien et intellectuel engagé? La dignité de l'intellectuel est-elle compatible avec le rôle de «provocateur» (l'auteur ne dit pas animateur ou maître à penser)? Underhill, en tant que clerc, au sens de Benda, se respectait-il quand «he expressed opinions because he genuinely believed them *or wanted to generate debate*»? Autant de questions qui vous hantent, une fois le livre refermé.

Encore une fois, on ne voudrait pas laisser l'impression que l'interprétation de l'auteur est aux antipodes de celle qu'on esquisse ici. Au contraire, il relève consciencieusement toutes les failles de son personnage, mais s'obstine au bout du compte à ne pas en tirer les conséquences logiques. Son ouvrage, à bien des égards remarquables, n'épuise pas le sujet; en certaines de ses parties, il est beaucoup trop ramassé. Il appelle donc une suite, un approfondissement que l'auteur serait fort capable de nous donner lui-même, au prix d'un peu plus de vigilance. Ce serait l'occasion de tenter une évaluation de l'influence réelle exercée par Underhill et, dépassant le cercle de ses admirateurs, de sonder l'opinion qu'avait de lui l'ensemble des milieux intellectuels canadiens, aux diverses étapes de son itinéraire capricieux.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

PIERRE TRÉPANIÉ